



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

ALEXANDRINE¹.

Rien n'égale l'embarras des femmes, à l'entrée d'une nouvelle saison, comme le choix des vêtements qui y seront appropriés. Quelle sera la forme des visites, des manteaux et des châtelaines d'hiver? Qu'y aura-t-il pour le négligé? que verrons-nous de neuf pour l'élégance? Telles sont les questions qu'elles agitent, et dont elles demandent la solution aux premières maisons de Paris, notamment chez Alexandrine. C'est que, dans ses salons, on est toujours sûr de trouver des modèles nouveaux et inattendus, c'est que son génie les crée et les multiplie sans jamais se lasser.

¹ Rue d'Antin, 14.

Cette année, par exemple, elle vous offre le *Catherine II*. C'est un pardessus délicieux, qui, tout en préservant hermétiquement du froid, donne à la taille une grâce ravissante. Nous l'avons vu exécuté en satin bleu Joinville et en satin oreille d'ours, garni de dentelle de la même couleur que l'étoffe, et doublé de satin blanc. Une pèlerine-drapée, d'une coupe ravissante, croise sur la poitrine, et les longs pans garnis de dentelle sont infiniment élégants.

Vient ensuite le *pardessus-châtelaine*, dernière nouveauté. Il est en velours, orné d'une superbe passementerie, un peu court, et laisse dépasser une jupe de satin de la même nuance garnie de dentelle. Voilà un modèle qui, du moins, ne pourra pas être porté par *tout le monde*; il est d'une richesse et d'une excentricité de bon goût, que per-



vent seules apprécier les femmes de grande distinction.

Le *Persan* est d'une grande noblesse, tout à fait style oriental. Il est en satin et velours de deux nuances vertes, relevées par des passementeries qui ornent également les manches, semblables à celles du véritable caftan : elles retombent avec grâce sous le poids de deux glands ouvragés. — Le *manteau infante* a bien le caractère espagnol, c'est-à-dire la dignité jointe à la coquetterie ; une auguste princesse devait naturellement le choisir en y reconnaissant la couleur du pays natal. Il est en velours noir, avec grand collet de velours également, et le tout garni de riches dentelles. Le modèle en est très-heureux. — La *roulière* est une fantaisie pour les femmes à équipage. Il est en velours de couleur chiné de noir, et séparé de distance en distance par des galons ; il a de l'originalité. — Le *mauresque* à grand collet découpé, velours et satin, est sérieux et de fort bon goût. — Le *garriek* sera très-goûté, et par sa forme, et parce qu'il sera très-chaud. Il est en velours, à trois collets, larges galons, très-distingué pour les promenades en voiture. — Le *manteau grec*, commode et léger, quoique tout moelleux par sa ouate, sera très-recherché pour les courses à pied ; il est simple, en velours, orné de galons, et Alexandrine a eu l'heureuse idée d'y assortir le chapeau, simple aussi, quoique orné d'un casouar, et sous la passe un flot de rubans qui corrigent la sévérité du velours noir.

A présent, il n'y a plus à se demander : Que portera-t-on ? car cet extrait seulement de tout ce qui se trouve chez Alexandrine suffit déjà à lever toutes les incertitudes.

Quant à ses chapeaux, ils offrent la même variété ; ils sont jolis, coquets, de formes nouvelles et seyantes, comme tout ce qu'elle fait. Nous en avons remarqué quelques-uns d'une grande séduction. — Un chapeau velours épinglé gris de ciel, orné de deux plumes nuancées de cerise, et sous la passe une garniture cerise. — Une capote satin marron, avec une fleur bleu de France, et sous la passe des fleurs mêlées à de la blonde ; — en velours noir, avec une haute voilette en dentelle, et l'ornement en dentelle aussi ; — en velours de couleurs tendres et foncées, avec rubans guipurés, fabriqués

exprès pour sa maison ; — puis, en velours épinglé et bouillonné en se confondant avec le satin ; des plumes admirables ; et de simples nœuds, jetés avec une grâce infinie : les nœuds doivent s'appeler *papillons*, car ils en ont toute la légèreté, le charme, les nuances, et avec un peu de blonde et de tulle, forment aussi les plus délicieux petits bonnets qu'on puisse voir.

— Parmi les nouveautés, nous devons remarquer celle du *spencer*, non pas le *spencer* étriqué et mesquin qui, il y a quelque vingt ans, avait un instant envahi la mode, mais un charmant justaucorps qui dessine la taille et l'allonge par la basquine espagnole et le caraco français du siècle de l'élégance ; le *spencer*, approprié au goût moderne, comme le comprend si bien M^{me} Popelin¹, ajusté à la ceinture et au cou, en laissant passer un jabot de dentelle, ou bien ouvert, à larges revers, et garni de boutons en pierre précieuse, toujours sur une jupe richement garnie. Cette innovation aura un grand succès ; car, l'ayant combinée de manière à ce qu'elle s'harmonise avec les toilettes du théâtre et dans celles des soirées où l'on ne danse point, les femmes frileuses ou délicates seront enchantées d'adapter le *spencer* quand elles ne seront pas disposées à se parer avec une robe à corsage décolleté. Ainsi, on les a déjà remarqués et admirés aux Italiens et dans les salons de M^{me} la marquise de G^{***}, renommés par la distinction des femmes qui s'y réunissent.

— Les fêtes qui ont lieu au delà des Pyrénées ont donné une grande impulsion à la mode, et les plus belles choses y sont expédiées chaque jour. Ce sont des robes de damas, ornées de riches dentelles, des soieries espoulinées, des moires antiques, des taffetas de Chine, des étoffes à baguettes satinées et gros grain, des pékins riches, des moires brochées aux mille couleurs, tout ce qu'il y a enfin de plus magnifique en étoffes nouvelles. Toutes ces robes sont faites à corsage juste, à points devant et derrière, la jupe fort traînante derrière et relevée un peu par-devant ; des draperies aux corsages et sur les manches, et force volants de dentelle. Violard² a suffi à peine aux demandes

¹ Rue Vivienne, 41. — ² Rue Choiseul, 2 bis.

qu'on lui a faites de point d'Alençon, d'application d'Angleterre, de dentelles noires, de barbes très-larges, d'écharpes, qui, en quelques jours, ont quitté Paris pour aller au loin, et vont nous revenir bientôt pour inaugurer l'hiver.

— Nous avons souvent déjà parlé des mouchoirs de la *Sublime-Porte*, de cette maison la seule véritablement spéciale, et dans laquelle on est certain de trouver constamment un choix immense de hautes nouveautés en mouchoirs, une célérité et une exactitude remarquables. Aussi cette maison, qui ne compte que sept ans d'existence, jouit-elle d'une réputation européenne. Il ne se fait pas un trousseau ni une corbeille, de quelque importance qu'ils soient, sans que MM. Chapron et Dubois¹ soient appelés à en fournir les mouchoirs. Nous avons vu récemment exposés dans les magasins de la *Sublime-Porte* les mouchoirs de cinq trousseaux, dont deux étaient destinés à des princesses. Nous ne pouvons détailler toutes les merveilles qui les composaient, nous dirons seulement que les chiffres et les armoiries, dessinés avec un goût exquis, étaient brodés dans la plus haute perfection.

La grande nouveauté pour cet hiver sont les mouchoirs *Maintenon* et ceux *Renaissance*. Les mouchoirs habillés sont brodés en points nouveaux, avec beaucoup d'œillets.

— Les magnifiques robes destinées à la duchesse de Montpensier, celles qui paraîtront avec éclat dans les fêtes dont elle sera l'objet, ont été fournies par M^{me} Vuasse (rue Neuve des Petits-Champs, 30). Ce sont des étoffes brochées d'or et d'argent, des garnitures d'un luxe et d'un goût parfaits, de riches pardessus, tout ce que la mode pouvait inventer de plus joli, de plus grandiose et de plus coquet, et qui ne pouvait être plus sûrement confié qu'aux soins intelligents de M^{me} Vuasse.

— La maison Boyeldieu continue d'obtenir d'immenses succès avec ses ateliers de confection, qui lui permettent de satisfaire en quelques heures à tous les caprices de lingerie qu'on peut imaginer; trousseaux, layettes, linge de lit et de table, sont réunis et variés dans cette maison, qui s'occupe ex-

clusivement de blanc. Il y a dans la spécialité proprement dite, des ressources immenses pour le consommateur, et le choix, l'économie et la promptitude avec lesquels les commandes sont exécutées.

— Les bijoux sont plus que jamais à la mode; mais, en même temps, le mélange qu'on avait accueilli pendant quelque temps est mis de côté pour revenir aux parures complètes, et les perles, particulièrement, sont en grande vogue. Indépendamment du charme de cet ornement, elles seyant à merveille et méritent la préférence qu'on leur accorde. Il est impossible de rien voir de plus séduisant en ce genre que les montures de Bourguignon (passage de l'Opéra). Ce sont des choses nouvelles, charmantes de forme, pour coiffures et garnitures de robes. Cette maison a donné un élan prodigieux à l'industrie des imitations, et ses perles au blanc mat et aux reflets nacrés peuvent rivaliser avec ce que l'Orient nous envoie de plus merveilleux. Ses garnitures de boutons pour parures de bal forment un ensemble de bon goût qu'on ne peut trouver ailleurs, non plus que ses diadèmes pour coiffures, ses châle'aines et ses bracelets, tout ce qui, enfin, donne tant de prestige à la toilette.

PASSEMENTERIE.

La passementerie est devenue une si puissante influence dans les toilettes d'aujourd'hui, que toutes les femmes les plus élégantes, les maisons de modes les plus en vogue, épient à l'envi l'apparition de quelques nouvelles créations en ce genre. — Car on veut avant tout la distinction dans la mode, et ce grand art, qui fait que jamais une chose n'est commune s'est surtout appliqué aux belles et nombreuses passementeries de la maison Richenet-Bayar¹. — Qu'importe pour lui que la masse s'empare des galons, des effilés, des torsades dont ses magasins sont remplis en toutes nuances, et en tous dessins pour l'usage général? — N'a-t-il pas auprès de cela mille genres d'un tout autre ordre et destinés aux élites du monde élégant? — N'a-t-il pas le riche et splendide *point de Venise*, qui fait l'ornement des velours, des brocarts, des damis, et donne aux robes une valeur bien plus séduisante que leur valeur primitive? — N'a-t-il pas

¹ Rue de la Paix, 7.

les *points d'Espagne*, qu'il a appliqués aujourd'hui à ces garnitures qui, semblables à des dessins en reliefs, forment de ces hautes franges qui tiennent lieu de volants et qu'on appelle garnitures à la Montpensier? — Si bien qu'il vient d'en expédier plusieurs à Madrid, vrai théâtre digne de tant de succès.

Chez Richenet-Bayard surtout, nous avons à mentionner les plus ravissantes coiffures en ouvrages de passementerie des styles les plus délicats et les plus beaux. — Les uns forment des genres grecs de la plus délicate coquetterie avec leur calotte toute émaillée d'or et d'émaux; d'autres, en résilles d'or ou de soie, ornées d'immenses glands, qui forment toute une parure à eux seuls. — Ces glands sont réellement si magnifiques qu'attachés à des cordelières plates et à des-sins tures, elles s'emploient pour les plus jolies coiffures des soirées. Après de ces piquants caprices de l'Orient, nous avons vu d'autres styles non moins coquets, nommés coiffures *Nemours*, *Marie-Stuart*, *Rebecca*, *infante*, *tyrolienne*, etc., etc., puis des résilles, des barbes de tous genres, dont les plus grandes maisons de modes de Paris tirent un admirable parti pour leurs parures.

Et puis, que dirons-nous de ces *brandebourgs à nœuds*, genre admirablement gracieux pour les redingotes en moire antique, en damas, ou en velours? — de ces garnitures de boutons, les uns d'un travail de dentelle sur fond de satin, les autres en reliefs de velours, les autres en broderies nuancées; et tant d'autres sortes en émaux, en grenat, en jais entremêlés d'un travail de soie ou de chenille qui les rend tout autres que ce qui s'est jamais vu? — Il est aussi en boutons un genre spécial et inédit dont le bon goût et la solidité mériteront les préférences les plus générales, et qui vient s'associer comme nouveautés à ceux destinés aux élégances plus élevées.

Mais au milieu de ces milliers d'innovations charmantes, il en est une qui vient d'apparaître avec tous les prestiges d'une distinction que rien ne pourra altérer, puisque Richenet-Bayard en a pris le brevet exclusif, qui le met ainsi à l'abri de toute imitation.

Ce genre s'appelle *passementerie zéphyrine*, la plus rare et la plus belle nouveauté qu'on

puisse imaginer lorsqu'elle est employée avec goût. — Susceptible de recevoir toutes les nuances, d'être travaillé avec la soie, l'or et l'argent, on peut également l'employer aux robes de bal, aux chapeaux, aux coiffures, aux garnitures de mantelet, enfin de tout ce qui constitue les toilettes les plus fraîches et les plus élégantes, aussi ce sera dans nos plus belles fêtes et sur nos plus jolies femmes que nous verrons les brillants débuts de la *zéphyrine* Richenet-Bayard.

Mais en parlant de toutes ces recherches, de ces riches innovations, nous devons à cette maison si remarquablement appréciée aujourd'hui un éloge non moins dans son intérêt que dans celui de nos lectrices: c'est que, loin de se prévaloir de l'influence de la rue de la Paix pour rendre les prix plus élevés qu'ils ne le sont dans la rue Saint-Denis, Richenet-Bayard les a scrupuleusement maintenus au même chiffre, ne voulant d'autre dédommagement que l'agrandissement d'une clientèle que lui promettait ce quartier élégant à qui il consacrait ces créations si dignes d'elle.

Chacun sait aujourd'hui combien Richenet-Bayard avait droit à compter sur le succès, et combien la délicatesse qui lui a fait conserver la modicité de ses prix a été récompensée par la vogue et l'intérêt général.

A DEUX DE JEU.

MORALITÉ D'AMOUR.

La beauté est une lettre de recommandation que la nature donne à ses favoris.

VOLTAIRE.

L'amour à Paris est toute autre chose que l'amour ailleurs. Il a une physionomie qui ne ressemble en rien à celle qu'on lui voit sur tous les autres points du globe. Là, c'est toujours à peu près la même chose; — ici, c'est un Protée mille fois plus changeant, plus variable, plus vif dans ses mille transformations, dans ses nuances, dans ses allures.

On a cru longtemps que l'éternité de l'amour, la fidélité, la constance, étaient les plus beaux fleurons de sa couronne de roses.

C'était une erreur profonde, — et c'est à



20 Octobre 1846.

2219.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau en velours de la M^{lle} Maurice-Beauvais, r. Richelieu, 93. Sejourienne en velours et
 Robes d'étoffe des M^{lles} Gizez, Pigeon de Terri Delisle, Mouchon Chapron, Poussem Guertain.
 Rumes Chagot.*

Messrs S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.

Ayuntamiento de Madrid



Paris qu'on a eu le bon esprit de s'en apercevoir.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cette maxime du poète a été sérieusement étudiée, et, depuis lors, l'amour constant, fidèle, éternel, le vieil amour, enfin, n'existe plus qu'à l'état de phénomène, de curiosité, de chose qu'il faut se hâter de regarder, sous peine de ne jamais en trouver l'occasion.

Il ne faut pas conclure de là qu'à Paris on ne sait pas aimer; au contraire, on aime beaucoup et souvent.

Loin d'y perdre, tout le monde y gagne, car il y a plus d'heureux. A part l'amour qui papillonne, court et vole, se posant de fleur en fleur..... à part celui-là, il en est un autre qu'on ne saurait trouver qu'à Paris, et qui ne pouvait naître qu'à Paris, et de la vie de Paris.

Celui-là, on peut l'appeler l'amour forcé, ou, pour mieux dire, l'amour nécessaire.

Ceci demande une explication.

Il y a des femmes dont certains hommes sont forcés d'être amoureux.

Il y a des hommes que certaines femmes sont forcées d'aimer.

Raoul D*** est un charmant garçon : grand, élancé; ses yeux sont vifs, ardents, expressifs; ses longs cheveux blonds encadrent un front qui respire l'intelligence; sa bouche fine et railleuse lui donne un certain air conquérant et dédaigneux qui lui va à ravir.

Ajoutez à cela de l'esprit comme un singe; non pas de cet esprit bannal, qui sautille de borne en borne, de ruisseau en égout, mais du bel et bon esprit, ma foi; de l'esprit fin, élégant, parfumé, parfois légèrement décolleté, jamais débraillé.

Raoul, par nature, est artiste jusqu'au bout des ongles; il est sculpteur, musicien, littéraire; au besoin, il danserait sur une corde d'une raideur à se briser; mais Raoul est par métier journaliste, et même un peu gazetier à la façon du dix-huitième siècle.

Donc, ce jour-là, Raoul était assis dans son boudoir; il corrigeait les épreuves du feuilleton qui devait paraître le lendemain, quand une femme, soulevant la portière orientale, vint le distraire de son travail.

Elle était jeune, rose, fraîche; elle avait

vingt ans, qu'elle retenait depuis un lustre, sans que personne, pas même son visage, pût faire songer à lui donner un démenti.

Blanche, engagée depuis peu à l'un de nos premiers théâtres, venait solliciter la bienveillance du jeune critique.

Mais, en le voyant, la femme domina l'artiste, et Blanche demanda de l'indulgence de façon à faire comprendre que l'on devait se trouver trop heureux qu'elle voulût bien exprimer un désir.

Raoul se tint d'abord sur la réserve; il chercha à voir le fond de la pensée de la jeune femme.

Au bout d'un quart d'heure, il fut convaincu qu'il était forcé de devenir éperdument amoureux.

De son côté, Blanche, en sortant de chez lui, emporta la même conviction.

Comme, au demeurant, Blanche était adorablement jolie, Raoul prit son parti, et voulut accomplir toutes les obligations qui lui étaient imposées.

Il fit la cour, fut merveilleusement bien reçu, et tout semblait marcher à souhait, quand le malheureux fut obligé de partir pour l'Angleterre.

Les adieux furent déchirants; on se promit de s'écrire.

Au retour, Raoul court chez la belle :

— Oublieuse... vous ne m'avez pas écrit un seul mot.

— Comment!... mais si... seulement, je n'ai pu le faire qu'avant-hier... et ma lettre est en ce moment à Londres... Oh! je suis désolée de ce contre-temps...

— Une lettre de vous..... pour moi..... à Londres...

— Oui...

— Alors... recevez mes adieux.

— Où allez-vous donc encore, grand Dieu!

— A Londres... madame, chercher cette lettre qui doit me rendre si heureux.

Rentré chez lui, Raoul écrivit tout simplement à Londres qu'on lui retournât la lettre de Blanche, puis il fit venir son valet de chambre :

— Si on vient me demander de la part de madame L***, vous direz que je suis parti pour l'Angleterre.

A ce moment, la sonnette tinta brusquement.

— Madame fait prier monsieur D*** de

lui envoyer un bouquet pour l'Opéra, dit une petite soubrette.

— Monsieur vient de partir pour Londres, répondit le Frontin bien appris.

Après quatre jours de réclusion, la lettre arrive. Raoul prend son manteau de voyage et vole chez Blanche.

— Mais, mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ? D'où venez-vous ?

— De Londres, chercher votre lettre.

— Quelle folie !

— La voilà !

Deux heures après, Raoul descendait l'escalier en se disant :

— Elle l'a cru... faut-il qu'elle soit sotte !

A ce moment même, celui qui eût pu voir Blanche debout devant sa glace, arrangeant avec un soin minutieux ses beaux cheveux noirs, celui-là l'eût entendue se dire à elle-même :

— Il s' imagine que je l'ai cru... faut-il qu'il soit stupide !

Et cependant ils s'aimaient tous deux..... comme on aime à Paris.

G*** D***.

THÉÂTRES.

AMBIGU-COMIQUE.—*La Closerie des Genêts.*

Encore une brillante victoire que vient de remporter l'Ambigu-Comique, une victoire saluée par les applaudissements unanimes d'une salle comble ! Et cette fois M. Antony Béraud n'a pas cherché à séduire les regards de la foule par l'éclat des décors, la richesse des costumes et tous les autres détails d'une mise en scène grandiose. L'imagination de M. Frédéric Soulié a fait seule les frais de ce spectacle saisissant, et sans avoir recours à aucun prestige étranger, elle a su, pendant six heures, passionner, remuer et captiver la foule !

La donnée du drame est fort simple. C'est encore une histoire de jeune fille séduite, qui, au dénouement, épouse le père de son enfant. Mais cette fable, dont on a tant abusé à la scène, combien l'auteur a déployé d'imagination pour la rajeunir !

Cette jeune fille s'appelle Louise : son père, le fermier Kérouan, est un ancien chef vendéen. Elle a été déshonorée par Georges,

fils d'un vieux général de l'empire. Elle est protégée par Montéclain, brave colonel aux chasseurs d'Afrique, amoureux de Lucile, sœur de Georges. Tous ces personnages sont là, et l'auteur les met en contact sur le terrain des plus saintes affections, des devoirs les plus sacrés, des plus doux souvenirs !

Kérouan et le général se sont liés d'amitié en pleine guerre civile, quand ils combattaient l'un contre l'autre : les voici désunis par le sentiment de la famille, car Georges refuse d'épouser Louise ; et il ne le peut, car il est marié ! il a épousé une femme indigne de lui, une aventurière qu'il croyait baronne.

C'est ainsi que le drame se pose, et il se déroule bientôt en péripéties violentes, en scènes attachantes, en détails tour à tour pleins de vigueur et de grâce.

Rien de plus touchant que la scène où Lucile, liant au vieux Kérouan une lettre de Louise qui annonçait son déshonneur et le projet d'un suicide, change les accents du désespoir en paroles de tendresse ! L'insulte publique faite à Lucile, quand Léona, la femme de Georges, met l'enfant de Louise sur le compte de Lucile et du colonel, est d'un effet neuf ; le dévouement de Lucile, quand le général veut tuer l'enfant ; la reconnaissance de la lettre de Louise par Kérouan ; les aveux de Louise à son père ; l'entrevue de Kérouan et du général en présence de Georges et de Louise, tout cela est émouvant et présenté d'une manière originale et nouvelle. Mais rien n'est plus saisissant que le duel entre Georges et le fils du Vendéen, duel aux flambeaux tenu par les deux pères ! Et combien d'autres situations et d'autres détails que nous regrettons de ne pouvoir mentionner !

La pièce est supérieurement interprétée par Saint-Ernest, Matis, Montdidier, Lacroix, M^{me} Guyon et Naptal-Arnault. L'ouvrage est monté avec soin, et la décoration finale, qui représente la ferme, est fort belle. En un mot, *la Closerie des Genêts* a obtenu l'un de ces grands succès littéraires qui font toute une campagne théâtrale. On compte sur plus de cent représentations.

Après la *Semiramide*, le Théâtre-Italien nous a donné *Gemma di Vergy* et la *Lucia*,

retardée lors de la représentation de réouverture par une indisposition de Mario. — Ces deux œuvres de Donizetti, la dernière surtout, ont obtenu le plus brillant succès. — On le voit, malgré les indispositions, et bien que sa troupe ne soit pas encore au complet, le Théâtre-Italien varie son répertoire, et ne choisit pas si mal ses ouvrages, puisqu'aux chefs-d'œuvre de Rossini et de Donizetti il fait succéder la *Norma*, chef-d'œuvre de Bellini !

Album.

Un journal de province raconte l'anecdote qui suit : « M^{me} D..., retirée dans une petite ville du département de l'Ariège, n'avait qu'un fils, joueur, débauché, mauvais sujet en un mot, qui s'était fait comédien, n'ayant plus d'autre ressource, comme tant d'autres. Le hasard voulut que la troupe dont il faisait partie vint précisément dans le chef-lieu du département que M^{me} D... habitait. Au bout de quatre ou cinq représentations, quelques personnes qui étaient liées avec elle ayant reconnu son fils dans l'acteur qui remplissait les principaux rôles dans le drame et la comédie, lui en parlèrent avec éloges.

» M^{me} D..., toute surprise, mais curieuse de revoir un fils absent depuis longues années, et n'ayant d'ailleurs jamais de sa vie été au théâtre, quitta sa petite ville et vint au chef-lieu, où le soir même de son arrivée son fils jouait dans *Beverley ou le Joueur*, traduit de l'anglais; le rapport qui existait entre le caractère de l'acteur et le personnage du joueur le rendit magnifique dans ce rôle. Aussi, au milieu des applaudissements du public, M^{me} D... faisait sourdement ces réflexions : — « Le voilà bien, le libertin ! » je le reconnais, le coquin ! qui a mangé » la fortune de son père, et qui aurait voulu » manger la mienne, si je n'y avais mis bon » ordre; toujours le même, il n'a pas changé, » le maudit. »

» Si bien qu'à la fin, l'illusion augmentant, quand elle vit l'acteur lever la main pour tuer son petit enfant, elle s'écria d'une voix haute et vibrante d'émotion : « Arrête, » malheureux ! ne tue pas ton enfant; je le » prendrai plutôt chez moi... Arrête, je te

» pardonne ! » L'acteur prit bonne note de ce pardon, et le lendemain toute la ville savait qu'il était corrigé et rentré en grâce. »

IMPRESSIONS DE JUSTICE DE PAIX. — Il y a de cela quelques jours seulement. — Une foule nombreuse se pressait à l'audience. On y rencontrait des artistes, des poètes, d'adorables Aspasiés, des peintres, des philosophes, des marchands, des diplomates, des hommes politiques, des gens du monde, et surtout des criminalistes, — tous accourus pour avoir à juger un cas important. — Cependant lorsque l'huissier de service eut fait faire silence, le juge interpella l'accusé. — Celui-ci daigna se présenter à la barre comme un simple mortel.

— Comment vous appelez-vous ? — Baron de Rothschild. — Quel est votre pays ? — Millionnaire. — Votre état ? — Millionnaire. — Votre domicile ? — Millionnaire. — Mais encore, où demeurez-vous ? — A Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Francfort, à Naples, partout.

— Votre cabriolet a été saisi avant-hier à Paris, parce qu'il manque de numéro d'ordre; c'est une infraction à la loi; qu'avez-vous à dire ?

— Millionnaire.

La réponse était pleine d'esprit. Pour toute peine, il ne pouvait y avoir que la réprimande.

UN VÉRITABLE MONTE-CRISTO. — Si la lecture des romans est parfois de nature à pervertir les âmes, le fait suivant serait propre à montrer qu'elle peut parfois exciter ou faire naître les plus nobles sentiments. Il n'est bruit dans certain faubourg que des fantastiques générosités d'un pieux inconnu qui se cache sous le nom de *comte de S. C.* On cite sur sa bienfaisance mille traits dont un seul ferait évanouir les hauts barons de notre époque. Le comte de S. C., qui paraît au moins aussi riche que Monte-Cristo, vient comme lui au secours de toutes les infortunes avec une délicatesse infinie; seulement ses bienfaits sont toujours annoncés par la recommandation d'être pieux, de croire à la Providence, de se recommander à la Sainte-Vierge, etc. Un négociant fort embarrassé dans ses affaires allait enfin déposer, comme on dit à la Bourse, lors-

qu'il reçut une lettre à peu près conçue ainsi : « Ne vous désespérez pas, mon ami, priez, et il vous sera donné de faire honneur à vos engagements. »

Le comte de S. C... »

Le négociant fut très-disposé à prendre cette missive pour une raillerie; cependant son esprit en demeura préoccupé comme d'une chose qui pourrait se réaliser; — il attendit donc, et nous ne savons *s'il pria*, mais le lendemain dans une lettre recommandée que lui apporta le facteur, il trouva 40,000 fr., et fut sauvé.

Jeudi, les courses du Champ-de-Mars ont été attristées par un événement qui, heureusement, n'a pas eu de suites fâcheuses. M^{lle} Duverger, du théâtre du Palais-Royal, était montée sur le siège de sa voiture pour mieux voir le départ, quand ses chevaux s'effrayèrent et prirent le mors aux dents. La gracieuse artiste voulut se retenir à une des courroies du coussin, mais la boucle ayant manqué, elle tomba sur le terrain de l'hippodrome. On s'empessa autour d'elle, et tous nos gentlemen purent se convaincre que M^{lle} Duverger en était quitte pour la peur... et une toilette de cent écus.

C'est surtout en fait de modes que les extrêmes se touchent. Ainsi, après les pantalons à sous-pieds, nous avons eu les pantalons sans bretelles; après les habits trop longs et trop étroits, les habits trop courts et trop larges; après les chapeaux-tromblons, les chapeaux Tom Pouce; après les manches à gigot, les manches collantes, etc., etc. — Après la fantaisie canine des *King's-Charles* microscopiques, allons-nous voir adopter celle des molosses et des *beautiful dogs*? — Nous avons rencontré l'autre jour, dans la rue de la Paix, une élégante jeune femme se promenant à pied, et tenant d'une main un petit fouet en guise d'ombrelle, tan-

dis qu'elle conduisait en laisse, de l'autre, un énorme chien des montagnes, au pelage fauve et magnifique, et dont la tête lui venait juste à l'épaule. Tous les passants s'arrêtaient à bon droit pour admirer la gravité intelligente et fière avec laquelle ce superbe personnage marchait sur le trottoir, tournant de temps en temps un tendre regard sur son charmant guide. Si ce caprice se propage, il pourrait bien supprimer l'emploi désormais inutile des duègnes. Nos séducteurs, tout lions qu'ils se disent, ne seraient point de force à lutter avec des cerbères de cette taille-là.

A ce Numéro est jointe la planche 2219.

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GELIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

La composition inventée par M^{re} Dussert pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M^{re} Dussert rue du Coq-Saint-Honoré, 13.

GOWLAND'S LOTION, FOR THE COMPLEXION, GUERLAIN, rue de la Paix, 11. Préparation anglaise pour blanchir et rafraîchir la peau, et enlever les taches de rousseur. Ce précieux Cosmétique, généralement adopté depuis long-temps par les dames anglaises, jouit maintenant, à Paris, d'une réputation et d'un succès bien établis par toutes les expériences qui en ont été faites dès son importation en France par GUERLAIN. C'est en effet le seul agent efficace contre les efflorescences et éruptions cutanées, contre le hâle, le tiquetage de la peau, les taches de rousseur, etc., etc.

L'HYGIENE des cheveux est ce qu'on peut employer de mieux pour les empêcher de tomber et de blanchir; il est prouvé que c'est le seul remède qui arrête et prévienne la *canitie* et l'*alopécie*, les conserve en leur état et de de jeunesse beauté. — Rue Montmartre, 33. (Aff.)

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.